



offert par la Librairie d'A-mateur – <http://litterature.a-mateur.com>

Paul Verlaine

Œuvres Libres

Les Amies, Femmes, Hombres

A-mateur est un site (<http://litterature.a-mateur.com>) proposant un érotisme de qualité à travers des textes d'auteurs et des récits proposés par les internautes.

Interactif, il permet à la fois de consulter des œuvres devenues des classiques de la littérature érotique, les récits, nouvelles des internautes, et la publication en ligne des écrits de chaque auteur en exprimant le désir.

N'hésitez pas à nous rendre visite et à alimenter cette bibliothèque devenue un peu la votre

TABLE DES MATIÈRES

AMIES	3
SUR LE BALCON.....	4
PENSIONNAIRES	5
PER AMICA SILENTIA	6
PRINTEMPS	7
ÉTÉ.....	8
SAPPHO.....	9
FEMMES	10
OUVERTURE.....	11
À CELLE QUE L'ON DIT FROIDE.....	13
PARTIE CARRÉE.....	16
TRIOLET À UNE VERTU POUR S'EXCUSER DU PEU.....	18
GOÛTS ROYAUX.....	20
FILLES	21
À MADAME	26
VAS UNGUENTATUM	28
IDYLLE HIGH-LIFE	30
TABLEAU POPULAIRE.....	32
BILLET À LILY	33
POUR RITA	35
AU BAL.....	37
REDDITION	40
REGALS.....	42
GAMINERIES.....	44
HOMMAGE DÛ.....	46
MORALE EN RACCOURCI	47
HOMBRES	48
Ô NE BLASPHEME PAS.....	49
MILLE ET TRE	51
BALANIDE.....	53
II	54
SUR UNE STATUE	56
RENDEZ-VOUS	57
MONTE SUR MOI.....	59
UN PEU DE.....	61
IL EST MAUVAIS COUCHEUR	63
AUTANT CERTES LA FEMME	64
MÊME QUAND TU NE BANDES PAS.....	66
DANS CE CAFÉ	68
DIZAIN INGENU	69
Ô MES AMANTS.....	70
SONNET DU TROU DU CUL.....	72
QU'EST-CE QUE LA LIBRAIRIE D'A-MATEUR ?.....	73

AMIES

SUR LE BALCON

Toutes deux regardaient s'enfuir les hirondelles:
L'une pâle aux cheveux de jais, et l'autre blonde
Et rose, et leurs peignoirs légers de vieille blonde
Vaguement serpentaient, nuages, autour d'elles.

Et toutes deux, avec des langueurs d'asphodèles,
Tandis qu'au ciel montait la lune molle et ronde,
Savouraient à long traits l'émotion profonde
Du soir, et le bonheur triste des cœurs fidèles.

Telles, leurs bras pressant, moites, leurs tailles souples,
Couple étrange qui prend pitié des autres couples,
Telles sur le balcon rêvaient les jeunes femmes.

Derrière elles, au fond du retrait riche et sombre,
Emphatique comme un trône de mélodrame,
Et plein d'odeurs, le lit défait s'ouvrait dans l'ombre.

PENSIONNAIRES

L'une avait quinze ans, l'autre en avait seize;
Toutes deux dormaient dans la même chambre;
C'était par un soir très lourd de septembre;
Frêles! des yeux bleus, des rougeurs de fraise.

Chacune a quitté, pour se mettre à l'aise,
Sa fine chemise au frais parfum d'ambre.
La plus jeune étend les bras, et se cambre,
Et sa sœur, les mains sur ses seins, la baise.

Puis tombe à genoux, puis devient farouche,
Et colle sa tête au ventre, et sa bouche
Plonge sous l'or blond, dans les ombres grises;

Et l'enfant pendant ce temps-là recense
Sur ces doigts mignons des valse promises,
Et rose, sourit avec innocence.

PER AMICA SILENTIA

Les longs rideaux de blanche mousseline,
Que la lueur pâle de la veilleuse
Fait fluer comme une vague opaline
Dans l'ombre mollement mystérieuse;

Les blancs rideaux du grand lit d'Adeline
Ont entendu, Claire, ta voix rieuse,
Ta douce voix argentine et câline,
Qu'une autre voix enlace, furieuse.

"Aimons, aimons!" disaient vos voix mêlées.
Claire, Adeline, adorables victimes
Du noble voue de vos âmes sublimes,

Aimez, aimez! ô chères Esseulées,
Puisque, en ces jours de malheur, vous encore,
Le glorieux Stygmate vous décore.

PRINTEMPS

Tendre, la jeune femme rousse,
Que tant d'innocence émoussille,
Dit à la blonde jeune fille
Ces mots, tout bas, d'une voix douce:

"Sève qui monte et fleur qui pousse,
Ton enfance est une charmille;
Laisse errer mes doigts dans la mousse
Où le bouton de rose brille.

Laisse-moi, parmi l'herbe claire,
Boire les gouttes de rosée
Dont la fleur tendre est arrosée;

Afin que le plaisir, ma chère,
Illumine ton front candide,
Comme l'aube l'azur timide."

ÉTÉ

Et l'enfant répondit, pâmée
Sous la fourmillante caresse
De sa pantelante maîtresse:
"Je me meurs, ô ma bien-aimée!

Je me meurs; ta gorge enflammée
Et lourde me soule et m'opresse;
Ta forte chair d'où sort l'ivresse
Est étrangement parfumée.

Elle a, ta chair, le charme sombre
Des maturités estivales,
Elle en a l'ambre, elle en a l'ombre.

Ta voix tonne dans les rafales,
Et ta chevelure sanglante
Luit brusquement dans la nuit lente."

SAPPHO

Furieuse, les yeux caves et les seins roides,
Sappho, que la langueur de son désir irrite,
Comme une louve court le long des grèves froides.

Elle pense à Phaon, oublieuse du rite,
Et voyant à ce point ses larmes dédaignées,
Arrache ses cheveux immenses par poignées.

Puis elle évoque en des remords sans accalmies
Ces temps où rayonnait, pure, la jeune gloire
De ses amours chantés en vers que la mémoire
De l'âme va redire aux vierges endormies.

Et voilà qu'elle abat ses paupières blêmies,
Et saute dans la mer où l'appelle la Moire,
Tandis qu'au ciel éclate, incendiant l'eau noire,
La pâle Séléné qui venge les Amies.

FEMMES

OUVERTURE

Je veux m'abstraire vers vos cuisses et vos fesses,
Putains, du seul vrai Dieu seules prêtresses vraies,
Beautés mûres ou non, novices ou professes,
O ne vivre plus qu'en vos fentes et vos raies?

Vos pieds sont merveilleux, qui ne vont qu'à l'amant,
Ne reviennent qu'avec l'amant, n'ont de répit
Qu'au lit pendant l'amour, puis flattent gentiment
Ceux de l'amant qui las et soufflant se tapit.

Pressés, fleurés, baisés, léchés depuis les plantes
Jusqu'aux orteils sucés les uns après les autres,
Jusqu'aux chevilles, jusqu'aux lacs des veines lentes,
Pieds plus beaux que des pieds de héros et d'apôtres?

J'aime fort votre bouche et ses jeux gracieux,
Ceux de la langue et des lèvres et ceux des dents
Mordillant notre langue et parfois même mieux,
Trucs presque aussi gentils que de mettre dedans;

Et vos seins, double mont d'orgueil et de luxure
Entre quels mon orgueil viril parfois se guinde
Pour s'y gonfler à l'aise et s'y frotter la hure:
Tel un sanglier ès vaux du Parnasse et du Pinde.

Vos bras! j'adore aussi vos bras si beaux, si blancs,
Tendres et durs, dodus, nerveux quand faut et beaux
Et blancs comme vos culs et presque aussi troublants,

Chauds dans l'amour, après, frais comme des tombeaux.

Et les mains au bout de ces bras, que je les gobe!
La caresse et la paresse les ont bénies,
Rameneuses du gland transi qui se dérobe,
Branleuses aux sollicitudes infinies!

Mais quoi? Tout ce n'est rien, Putains, aux prix de vos
Culs et cons dont la vue et le goût et l'odeur
Et le toucher font des élus de vos dévots,
Tabernacles et Saints des Saints de l'impudeur.

C'est pourquoi, mes sœurs, vers vos cuisses et vos fesses
Je veux m'abstraire tout, seules compagnes vraies,
Beautés mûres ou non, novices ou professes,
Et ne vivre plus qu'en vos fentes et vos raies.

À CELLE QUE L'ON DIT FROIDE

Tu n'es pas la plus amoureuse
De celles qui m'ont pris ma chair;
Tu n'es pas la plus savoureuse
De mes femmes de l'autre hiver.

Mais je t'adore tout de même!
D'ailleurs ton corps doux et bénin
A tout, dans son calme suprême,
De si grassement féminin,

De si voluptueux sans phrase,
Depuis les pieds longtemps baisés
Jusqu'à ces yeux clairs purs d'extase,
Mais que bien et mieux apaisés!

Depuis les jambes et les cuisses
Jeunettes sous la jeune peau,
A travers ton odeur d'éclisses
Et d'écrevisses fraîches, beau,

Mignon, discret, doux petit Chose
A peine ombré d'un or fluet,
T'ouvrant en une apothéose
A mon désir rauque et muet,

Jusqu'aux jolis tétins d'infante,
De miss à peine en puberté,
Jusqu'à ta gorge triomphante

Dans sa gracile vénusté.

Jusqu'à ces épaules luisantes,
Jusqu'à la bouche, jusqu'au front
Naïfs aux mines innocentes
Qu'au fond les faits démentiront,

Jusqu'aux cheveux courts bouclés comme
Les cheveux d'un joli garçon,
Mais dont le flot nous charme, en somme,
Parmi leur apprêt sans façon,

En passant par la lente échine
Dodue à plaisir, jusques au
Cul somptueux, blancheur divine,
Rondeurs dignes de ton ciseau,
Moi Canova! jusques aux cuisses
Qu'il sied de saluer encor,
Jusqu'aux mollets, fermes délices,
Jusqu'aux talons de rose et d'or!

Nos nœuds furent incoercibles?
Non, mais eurent leur attrait leur.
Nos feux se trouvèrent terribles?
Non, mais donnèrent leur chaleur.

Quant au Point, Froide? Non pas, Fraîche
Je dis que notre "sérieux"
Fut surtout, et je m'en purlèche,
Une masturbation mieux,

Bien qu'aussi bien les prévenances
Sussent te préparer sans plus,
Comme l'on dit, d'inconvenances,
Pensionnaire qui me plus.

Et je te garde entre mes femmes
Du regret non sans quelque espoir
De quand peut-être nous aimâmes
Et de sans doute nous ravoir.

PARTIE CARRÉE

Chute des reins, chute du rêve enfantin d'être sage,
Fesses, trône adoré de l'impudeur,
Fesses, dont la blancheur divinise encor la rondeur,
Triomphe de la chair mieux que celui par le visage!

Seins, double mont d'azur et de lait aux deux cimes brunes
Commandant quel vallon, quel bois sacré!
Seins, dont les bouts charmants sont un fruit vivant, savouré
Par la langue et la bouche ivres de ces bonnes fortunes!

Fesses, et leur ravin mignard d'ombre rose un peu sombre
Où rôde le désir devenu fou,
Chers oreillers, coussin au pli profond pour la face ou
Le sexe, et frais repos des mains après ces tours sans nombre!

Seins, fins régals des mains qu'ils GORGENT de délices,
Seins lourds, puissants, un brin fiers et moqueurs.
Dandinés, balancés, et, se sentant forts et vainqueurs,
Vers nos prosternements comme regardant en coulisse!

Fesses, les grandes sœurs des seins vraiment plus nature
Plus bonhomme, sourieuses aussi,
Mais sans malices trop qui s'abstiennent du souci
De dominer, étant belle pour toute dictature,

Mais quoi? Vous quatre, bons tyrans, despotes doux et justes,
Vous impériales et vous princiers,
Qui courbez le vulgaire et sacrez vos initiés,

Gloire et louange à vous. Seins très saints. Fesses très augustes!

TRIOLET À UNE VERTU POUR S'EXCUSER DU PEU

A la grosseur du sentiment
Ne vas pas mesurer ma force,
Je ne prétends aucunement
A la grosseur du sentiment.
Toi, serre le mien bontément
Entre ton arbre et ton écorce.
A la grosseur du sentiment
Ne vas pas mesurer ma force.

La qualité vaut mieux, dit-on,
Que la quantité, fût-ce énorme.
Vive le gourmet, fi du glouton!
La qualité vaut mieux, dit-on.
Allons, sois gentille et que ton
Goût à ton désir se conforme.
La qualité vaut mieux, dit-on,
Que la quantité, fût-ce énorme.

Petit poisson deviendra grand
Pourvu que L'on lui prête vie.
Sois ce L'on-là; sur ce garant
Petit poisson deviendra grand,
Prête-*la* moi, je te *le* rend.
Rai gaillard et digne d'envie.
Petit poisson deviendra grand
Pourvu que L'on lui prête vie.

Mon cas se rit de ton orgueil,

Etant fier et de grand courage.
Tu peux bien en faire ton deuil.
Mon cas se rit de ton orgueil
Comme du chat qui n'a qu'un œil,
Et le voue au " dernier outrage".
Mon cas se rit de ton orgueil
Etant fier et de grand courage.

Tout de même et sans trop de temps!
C'est fait. *Sat prata*. L'ordre règne.
Sabre au clair et tambours battants
Tout de même et sans trop de temps!
Bien que pourtant, bien que contents
Mon cas pleure et ton orgueil saigne.
Tout de même et sans trop de temps
C'est fait. *Sat prata*. L'ordre règne.

GOÛTS ROYAUX

Louis Quinze aimait peu les parfums. Je l'imité
Et je leur acquiesce en la juste limite.
Ni flacons, s'il vous plaît, ni sachets en amour!
Mais, ô qu'un air naïf et piquant flotte autour
D'un corps, pourvu que l'art de m'exciter s'y trouve;
Et mon désir chérit et ma science approuve
Dans la chair convoitée, à chaque nudité
L'odeur de la vaillance et de la puberté
Ou le relent très bon des belles femmes mûres.
Même j'adore - tais, morale, tes murmures -
Comment dirais-je ces fumets, qu'on tient secrets,
Du sexe et des entours, dès avant comme après
la divine accolade et pendant la caresse,
Quelle que puisse être, ou doive, ou le paraisse.
Puis, quand sur l'oreiller mon odorat lassé.
Comme les autres sens, du plaisir ressassé,
Somnole et que mes yeux meurent vers un visage,
S'éteignant presque aussi, souvenir et présage,
De l'entrelacement des jambes et des bras,
Des pieds doux se baisant dans la moiteur des draps
De cette langueur mieux voluptueuse monte
Un goût d'humanité qui ne va pas sans honte,
Mais si bon, mais si bon qu'on croirait en manger!
Dès lors, voudrais encor du poison étranger,
D'une fragrance prise à la plante, à la bête
Qui vous tourne le cœur et vous brûle la tête,
Puisque j'ai, pour magnifier la volupté,
Proprement la quintessence de la beauté?

FILLES

I

Bonne simple fille des rues,
Combien te préférè-je aux grues

Qui nous encombrent le trottoir
De leur traîne, mon décrottoir,

Poseuses et bêtes poupées
Rien que de chiffons occupées

Ou de courses et de paris,
Fléaux déchaînés sur Paris!

Toi, tu m'es un vrai camarade
Qui la nuit monterait en grade.

Et même dans les draps câlins
Garderait des airs masculins.

Amante à la bonne franquette,
L'amie à travers la coquette,

Qu'il te faut bien être un petit
Pour agacer mon appétit.

Oui, tu possèdes des manières

Si farceusement garçonnières

Qu'on croit presque faire un péché
(Pardonné puisqu'il est caché).

Sinon que t'as les fesses blanches,
De frais bras ronds et d'amples hanches

Et remplaces ce que n'a pas
Par tant d'orthodoxes appas.

T'es un copain tant t'es bonne âme,
Tant t'es toujours tout feu, tout flamme

S'il s'agit d'obliger les gens
Fût-ce avec tes pauvres argents

Jusqu'à doubler ta dure ouvrage,
Jusqu'à mettre du linge en gage?

Comme nous t'as eu des malheurs
Et tes larmes valent nos pleurs.

Et tes pleurs mêlés à nos larmes
Ont leur salaces et leurs charmes.

Et de cette pitié que tu
Nous portes sort une vertu

T'es un frère qu'est une dame
Et qu'est pour le moment ma femme...

Bon! puis dormons jusqu'à patron
Minette, en boule, et ron, ron, ron!

Serre-toi, que je m'acoquine

Le ventre au bas de ton échine

Mes genoux emboîtant les tiens,
Tes pieds de gosse entre les miens

Roule ton cul sous ta chemise,
Mais laisse ma main que j'ai mise

Au chaud sous ton gentil tapis
Là! nous voilà cois, bien tapis.

Ce n'est pas la paix, c'est la trêve.
Tu dors? Oui, pas de mauvais rêves,

Et je somnole en gais frissons,
Le nez pâmé sur tes frisons.

II

Et toi, tu me chausses aussi.
Malgré ta manière un peu rude
Qui n'est pas celle d'une prude
Mais d'un virago réussi.

Oui, tu me bottes quoique tu
Gargarises dans ta voix d'homme
Toutes les gammes du rogomme,
Buveuses à coudes rabattus!

Mais femme! sacré nom de Dieu!
A nous faire perdre la tête,
Nous foutre tout le reste en fête
Et, nom de Dieu, le sang en feu.

Ton corps dresse, sous le reps noir,

Sans qu'assurément tu nous triches,
Une paire de nénais riches,
Souples, durs, excitants, faut voir!

Et moule un ventre jusqu'au bas,
Entre deux friands hauts-de-cuisse,
Qui parle de sauce et d'épice
Pour quel poisson de quel repas?

Tes bas blancs - et je t'applaudis
De n'arlequiner point tes formes -
Nous font ouvrir des yeux énormes
Sur des mollets que rebondis!

Ton visage de brune où les
Traces de robustes fatigues
Marquent clairement que tu brigues
Surtout le choc des mieux râblés.

Ton regard ficelle et gobeur
Qui sait se mouiller puis qui mouille,
Où toute la godaille grouille
Sans reproche! ô non! mais sans peur,

Toute ta figure - des pieds
Cambrés vers toutes les étreintes
Aux traits crépis, aux mèches teintés,
Par nos longs baisers épiés -
Ravigote les roquentins,
Et les ci-devant jeunes hommes
Que voilà bientôt que nous sommes
Nous électrise en vieux pantins,

Fait de nous de vrais bacheliers,
Empressés autour de ta croupe
Humant la chair comme une soupe

Prête à râler sous tes souliers!

Tu nous mets bientôt à quia,
Mais, patiente avec nos restes,
Les accommode, mots et gestes,
En ragoût où de tout y a

Et puis, quoique mauvaise au fond,
Tu nous as de ces indulgences!
Toi, si teigne entre les engeances,
Tu fais tant que les choses vont.

Tu nous gobes (ou nous le dis)
Non de te satisfaire, ô goule!
Mais de nous tenir à la coule
D'au moins les trucs les plus gentils.

Ces devoirs nous les déchargeons,
Parce qu'au fond tu nous violes,
Quitte à te fiche de nos fioles
Avec de plus jeunes cochons.

À MADAME

Quand tu m'enserres de tes cuisses
La tête ou les cuisses, gorgeant
Ma gueule des bathes délices
De ton jeune foutre astringent,

Ou mordant d'un con à la taille
Juste de tel passe-partout
Mon vit point très gros, mais canaille
Depuis les couilles jusqu'au bout,

Dans la pinette et la minette
Tu tords ton cul d'une façon
Qui n'est pas d'une femme honnête;
Et, nom de Dieu, t'as bien raison!

Tu me fais des langues fourrées,
Quand nous baisons, d'une longueur,
Et d'une ardeur demesurées
Qui me vont, merde! au droit du cœur,

Et ton con exprime ma pine
Comme un ours tetterait un pis,
Ours bien léché, toison rupine,
Que la mienne a pour fier tapis.

Ours bien léché, gourmande et soûle
Ma langue ici peut l'attester
Qui fit à ton clitoris boule-

De-gomme à ne plus le compter.

Bien léché, oui, mais âpre en diable,
Ton con joli, taquin, coquin,
Qui rit rouge sur fond de sable:
Telles les lèvres d'Arlequin.

VAS UNGUENTATUM

Admire la brèche moirée
Et le ton rose-blanc qu'y met
La trace encore de mon entrée
Au paradis de Mahomet.

Vois, avec un plaisir d'artiste,
O mon vieux regard fatigué
D'ordinaire à bon droit si triste,
Ce spectacle opulent et gai,

Dans un mol écrin de peluche
Noire aux reflets de cuivre roux
Qui serpente comme une ruche,
D'un bijou, le dieu des bijoux,

Palpitant de sève et de vie
Et vers l'extase de l'amant
Essorant la senteur ravie,
On dirait à chaque élément.

Surtout contemple, et puis respire
Et finalement baise encor
Et toujours la gemme en délire,
Le rubis qui rit, fleur du for

Intérieurs, tout petit frère
Epris de l'autre et le baisant
Aussi souvent qu'il peut le faire,

Comme lui soufflant à présent...

Mais repose-toi, car tu flambes.
Aussi, lui, comment s'apaiser,
Cuisses et ventre, seins et jambes
Qui ne cessez de l'embrasser?

Hélas! voici que son ivresse
Me gagne et s'en vient embrasser
Toute ma chair qui se redresse...
Allons, c'est à recommencer!

IDYLLE HIGH-LIFE

La galopine
A pleine main
Branle la pine
Au beau gamin.

L'heureux potache
Décalotté
Jouit et crache
De tous côtés.

L'enfant, rieuse,
A voir ce lait
Et curieuse
De ce qu'il est,

Hume une goutte
Au bord du pis.
Puis dame! en route,
Ma foi, tant pis!

Pourlèche et baise
Le joli bout,
Plus ne biaise,
Pompe le tout!

Petit vicomte
De Je ne sais,
Point ne raconte

Trop ce succès,

Fleur d'élégances,

Oaristys

De tes vacances

Quatre-vingt-dix:

Ces algarades

Dans les châteaux,

Tes camarades,

Même lourdeaux,

Pourraient sans peine

T'en raconter

A la douzaine

Sans inventer;

Et les cousines

Anges déchus,

De ces cuisines

Et de ces jus

Sont coutumières,

Pauvres trognons,

Dès leur premières,

Communions:

Ce, jeunes frères

En attendant

Leurs adultères

Vous impendant

TABLEAU POPULAIRE

L'apprenti point trop maigrelet, quinze ans, pas beau,
Gentil dans sa rudesse un peu molle, la peau
Mate, œil vif et creux, sort de sa cotte bleue,
Fringante et raide au point, sa déjà grosse queue
Et pine la patronne, une grosse encore bien,
Pâmée au bord du lit dans quel maintien vaurien,
Jambes en l'air et seins au clair, avec un geste!
A voir le gars serrer les fesses sous sa veste
Et les fréquents pas en avant que ses pieds font;
Il appert qu'il n'a pas peur de planter profond
Ni d'enceinter la bonne dame qui s'en fiche,
(Son cocu n'est-il pas là confiant et riche?)
Aussi bien arrivée au suprême moment
Elle s'écrie en un subit ravissement:
"Tu m'as fait un enfant, je le sens, et t'en aime
D'autant plus" - "Et voilà les bonbons du baptême!"
Dit-elle, après la chose; et tendre à croppetons,
Lui soupèse et pelote et baise les roustons.

BILLET À LILY

Ma petite compatriote,
M'est avis que veniez ce soir
Frapper à ma porte et me voir.
O la scandaleuse ribote
De gros baisers et de petits
Conforme à mes gros appétits?
Mais les vôtres sont si mièvres?
Primo, je baiserais vos lèvres,
Toutes, c'est mon cher entremets,
Et les manières que j'y mets,
Comme en tant de choses vécues,
Sont friandes et convaincues!
Vous passerez vos doigts jolis
Dans ma flave barbe d'apôtre,
Et je caresserai la vôtre.
Et sur votre gorge de lys,
Où mes ardeurs mettront des roses,
Je poserai ma bouche en feu.
Mes bras se piqueront au jeu,
Pâmés autour de bonnes choses
De dessous la taille et plus bas.
Puis mes mains, non sans fols combats
Avec vos mains mal courroucées
Flatteront de tendres fessées
Ce beau derrière qu'étreindra
tout l'effort qui lors bandera
Ma gravité vers votre centre.
A mon tour je frappe. O dis: Entre!

POUR RITA

J'abomine une femme maigre,
Pourtant je t'adore, ô Rita,
Avec tes lèvres un peu nègre
Où la luxure s'empâta.

Avec tes noirs cheveux, obscènes
A force d'être beaux ainsi
Et tes yeux où ce sont des scènes
Sentant, parole! le roussi,

Tant leur feu sombre et gai quand même
D'une si lubrique gaîté
Eclaire de grâce suprême
Dans la pire impudicité

Regard flûtant au virtuose
Es-pratiques dont on se tait:
"Quoi que tu proposes, ose
Tout ce que ton cul te dictait";

Et sur ta taille comme d'homme,
Fine et très fine cependant,
Ton buste, perplexe Sodome
Entreprenant puis hésitant,

Car dans l'étoffe trop tendue
De tes corsages corrupteurs
Tes petits seins durs de statue

Disent: "Homme ou femme?" aux bandeurs.

Mais tes jambes, que féminines
Leur grâce grasse vers le haut
Jusques aux fesses que devine
Mon désir, jamais en défaut,

Dans les plis cochons de ta robe
Qu'un art salop sut disposer
Pour montrer plus qu'il ne dérobe
Un ventre où le mien se poser!

Bref, tout ton être ne respire
Que faims et soifs et passions...
Or je me crois encore pire:
Faudrait que nous comparassions.
Allons, vite au lit, mon infante,
Çà livrons-nous jusqu'au matin
Une bataille triomphante
A qui sera le plus putain.

AU BAL

Un rêve de cuisses de femmes
Ayant pour ciel et pour plafond
Les culs et les cons de ces dames
Très beaux, qui viennent et qui vont.

Dans un ballon de jupes gaies
Sur des airs gentils et cochons;
Et les culs vous ont de ces raies,
Et les cons vous ont des manchons!

Des bas blancs sur quels mollets fermes
Si rieurs et si bandatifs
Avec, en haut, sans fins, ni termes
Ce train d'appâts en pendentifs,

Et des bottines bien cambrées
Moulant des pieds grands juste assez
Mènent des danses mesurées
En pas vifs, comme un peu lassés

Une sueur particulière
Sentant à la fois bon et pas,
Foutre et mouille, et trouduculière,
Et haut de cuisse, et bas de bas,

Flotte et vire, joyeuse et molle,
Mêlée à des parfums de peau
A nous rendre la tête folle

Que les youtres ont sans chapeau.

Notez combien bonne ma place
Se trouve dans ce bal charmant:
Je suis par terre, et ma surface
Semble propice apparemment

Aux appétissantes danseuses
Qui veulent bien, on dirait pour
Telles intentions farceuses,
Tournoyer sur moi quand mon tour,

Ce, par un extraordinaire
Privilège en elles ou moi,
Sans me faire mal, au contraire,
Car l'aimable, le doux émoi
Que ces cinq cent mille chatouilles
De petons vous caracolant
A même les jambes, les couilles,
Le ventre, la queue et le gland!

Les chants se taisent et les danses
Cessent. Aussitôt les fessiers
De mettre au pas leurs charmes denses,
O ciel! l'un d'entre eux, tu t'assieds

Juste sur ma face, de sorte
Que ma langue entre les deux trous
Divins vague de porte en porte
Au pourchas de riches ragoûts.

Tous les derrières à la file
S'en viennent généreusement
M'apporter, chacun en son style,
Ce vrai banquet d'un vrai gourmand.

Je me réveille, je me touche;
C'est bien moi, le pouls au galop...
Le nom de Dieu de fausse couche!
Le nom de Dieu de vrai salop!

REDDITION

Je suis foutu. Tu m'as vaincu.
Je n'aime plus que ton gros cu
Tant baisé, léché, reniflé
Et que ton cher con tant branlé,
Piné - car je ne suis pas l'homme
Pour Gomorrhe ni pour Sodome,
Mais pour Paphos et pour Lesbos,
(Et tant gamahuché, ton con)
Converti par tes seins si beaux,
Tes seins lourds que mes mains soupèsent
Afin que mes lèvres les baisent
Et, comme l'on hume un flacon,
Sucent leurs bouts raides, puis mou,
Ainsi qu'il nous arrive à nous
Avec nos gaules variables
C'est un plaisir de tous les diables
Que tirer un coup en gamin,
En épicier ou en levrette
Ou à la Marie-Antoinette
Et cætera jusqu'à demain
Avec toi, despote adorée,
Dont la volonté m'est sacrée,
Plaisir infernal qui me tue
Et dans lequel je me tue
A satisfaire ta luxure.
Le foutre s'épand de mon vit
Comme le sang d'une blessure...
N'importe! Tant que mon cœur vit

Et que palpite encore mon être
Je veux remplir en tout ta loi,
N'ayant, dure maîtresse, en toi
Plus de maîtresse, mais un maître,

REGALS

Croise tes cuisses sur ma tête
De façon à ce que ma langue
Taisant toute sottie harangue,
Ne puisse plus que faire fête
A ton con ainsi qu'à ton cu
Dont, je suis l'à-jamais vaincu
Comme de tout ton corps, du reste,
Et de ton âme mal céleste,
Et de ton esprit carnassier
Qui dévore en moi l'idéal
Et m'a fait le plus putassier
Du plus pur, du plus lilial
Que j'étais avant ta rencontre
depuis des ans et puis des ans.
Là, dispose-toi bien et montre
Par quelques gestes complaisants
Qu'au fond t'aime ton vieux bonhomme
Ou du moins le souffre faisant
Minette (avec boule de gomme)
Et feuille de rose, tout comme
Un plus jeune mieux séduisant
Sans doute mais moins bath en somme
Quant à la science et au faire.
O ton con! qu'il sent bon! J'y fouille
Tant de la gueule que du blaire
Et j'y fais le diable et j'y flaire
Et j'y farfouille et j'y bafouille
Et j'y renifle et oh! j'y bave

Dans ton con à l'odeur cochonne
Que surplombe une motte flave
Et qu'un duvet roux environne
Qui mène au trou miraculeux,
Où je farfouille, où je bafouille,
Où je renifle et où je bave
Avec le soin méticuleux
Et l'âpre ferveur d'un esclave
Affranchi de tout préjugé.
La raie adorable que j'ai
Léchée *amoroso* depuis
Les reins en passant par le puits
Où je m'attarde en un long stage
Pour les dévotions d'usage,
Me conduit tout droit à la fente
Triomphante de mon infante.
Là, je dis un salamalec
Absolument ésotérique
Au clitoris rien moins que sec,
Si bien que ma tête d'en bas
Qu'exaspèrent tous ces ébats
S'épanche en blanche rhétorique,
Mais s'apaise dans ces prémisses
Et je m'endors entre tes cuisses
Qu'à travers tout cet émoi tendre.
La fatigue t'a fait détendre.

GAMINERIES

Depuis que ce m'est plus commode
De baiser en gamin, j'adore
Cette manière et l'aime encore
Plus quand j'applique la méthode

Qui consiste à mettre mes mains
Bien fort sur ton bon gros cul frais,
Chatouille un peu conçue exprès,
Pour mieux entrer dans tes chemins.

Alors ma queue est en ribote
De ce con, qui, de fait, la baise,
Et de ce ventre qui lui pèse
D'un poids salop - et ça clapote,

Et les tétons de déborder
De la chemise lentement
Et de danser indolemment,
Et de mes yeux comme bander,

Tandis que les tiens, d'une vache,
Tels ceux-là des Junons antiques.
Leur fichent des regards obliques,
Profonds comme des coups de hache,

Si que je suis magnétisé
Et que mon cabochon d'en bas,
Non toutefois sans quels combats?

Se rend tout à fait médusé.

Et je jouis et je décharge
Dans ce vrai cauchemar de viande
A la fois friande et gourmande
Et tour à tour étroite et large,

Et qui remonte et redescend
Et rebondit sur mes roustons
En sauts où mon vit à tâtons
Pris d'un vertige incandescent

Parmi des foutres et des mouilles
Meurt, puis revit, puis meurt encore,
Revit, remeurt, revit encore
Par tout ce foutre et que de mouilles!
Cependant que mes doigts, non sans
Te faire un tas de postillons,
Légers comme des papillons
Mais profondément caressants

Et que mes paumes de tes fesses
Froides modérément tout juste
Remontent *lento* vers le buste
Tiède sous leurs chaudes caresses.

HOMMAGE DÛ

Je suis couché tout de mon long sur son lit frais:
Il fait grand jour; c'est plus cochon, plus fait exprès
Par le prolongement dans la lumière crue
De la fête nocturne immensément crue
Pour la persévérance et la rage du cu
Et de ce soin de se faire soi-même cocu.
Elle est à poil et s'accroupit sur mon visage
Pour se faire gamahucher, car je fus sage
Hier et c'est - bonne, elle, au-delà du penser? -
Sa royale façon de me récompenser.
Je dis royale, je devrais dire divine:
Ces fesses, chair sublime, alme peau, pulpe fine,
Galbe puissamment pur, blanc, riche, aux stries d'azur,
Cette raie au parfum bandatif, rose obscur,
Lente, grasse, et le puits d'amour, que dire sur!
Régal final, dessert du con, bouffé, délire
De ma langue harpant les plis comme une lyre!
Et ces fesses encor, telle une lune en deux
Quartiers, mystérieuse et joyeuse, où je veux
Dorénavant nicher mes rêves de poète
Et mon cœur de tendeur et mes rêves d'esthète!
Et, maîtresse, ou mieux, maître en silence obéi,
Elle trône sur moi, caudataire ébloui.

MORALE EN RACCOURCI

Une tête blonde et de grâce pâmée,
Sous un cou roucouleur de beaux tétons bandants,
Et leur médaillon sombre à la mamme enflammée,
Ce buste assis sur des coussins bas, cependant
Qu'entre deux jambes, très vibrantes, très en l'air,
Une femme à genoux vers quels soins occupée,
Amour le sait - ne montre aux dieux que l'épopée
Candide de son cul splendide, miroir clair
De la Beauté qui veut s'y voir afin d'y croire.
Cul féminin, vainqueur serein du cul viril,
Fût-il éphébéen, fût-il puéril.
Cul féminin, cul sur tous culs, los, culte et gloire!

HOMBRES

Ô NE BLASPHEME PAS

O ne blasphème pas, poète et souviens-toi.
Certes la femme est bien, elle vaut qu'on la baise,
Son cul lui fait honneur, encore qu'un brin obèse
Et je l'ai savouré maintes fois, quant à moi.

Ce cul (et les tétons), quel nid à nos caresses!
Je l'embrasse à genoux et lèche son pertuis
Tandis que mes doigts vont, fouillant dans l'autre puits
Et les beaux seins, combien cochonnes leurs paresse!

Et puis, il sert, ce cul, encor, surtout au lit
Comme adjuvant aux fins de coussins, de sous-ventre,
De ressort à boudin du vrai ventre pour qu'entre
Plus avant l'homme dans la femme qu'il élit.

J'y délasse mes mains, mes bras aussi, mes jambes.
Mes pieds. - Tant de fraîcheur, d'élastique rondeur
M'en font un reposoir désirable où, rôdeur,
Par instant le désir sautille en vœux ingambes.

Mais comparer le cul de l'homme à ce bon cul!
A ce gros cul moins voluptueux que pratique
Le cul de l'homme fleur de joie et d'esthétique!
Surtout l'en proclamer le serf et le vaincu!

"C'est mal" a dit l'amour. Et la voix de l'Histoire:
Cul de l'Homme, honneur pur de l'Hellade et décor
Divin de Rome vraie et plus divin encor

De Sodome morte, martyre pour sa gloire.

Shakespeare, abandonnant du coup Ophélie,
Cordélia, Desdémone, tout son beau sexe
Chantait en vers magnificents - qu'un sot s'en vexe -
La forme masculine et son alléluia.

Les Valois étaient fous du mâle et dans notre ère
L'Europe embourgeoisée et féminine tant
Néanmoins admira ce Louis de Bavière,
Le roi vierge au grand cœur pour l'homme seul battant.

La Chair, même la chair de la femme, proclame
Le cul, le vit, le torse et œil du fier Puceau;
Et c'est pourquoi, d'après le conseil à Rousseau.
Il faut parfois, poète, un peu "quitter la dame".

MILLE ET TRE

Mes amants n'appartiennent pas aux classes riches:
Ce sont des ouvriers faubouriens ou ruraux,
Leurs quinze et leurs vingt ans sans apprêts, sont mal chiches
De force assez brutale et de procédés gros.

Je les goûte en habit de travail, cotte et veste;
Ils ne sentent pas l'ambre et fleurent de santé
Pure et simple; leur marche un peu lourde, va preste
Pourtant, car jeune, et grave en l'élasticité;

Leurs yeux francs et matois crépitent de malice
Cordiale et des mots naïvement rusés
Partent - non sans gai juron qui les épice -
De leur bouche bien fraîche aux solides baisers;

Leur pine vigoureuse et leurs fesses joyeuses
Réjouissent la nuit et ma queue et mon cu;
Sous la lampe et le petit jour, leurs chairs joyeuses
Ressuscitent mon désir las, jamais vaincu.

Cuisses, âmes, mains, tout mon être pêle-mêle,
Mémoire, pieds, cœur, dos et l'oreille et le nez,
Et la fressure, tout gueule une ritournelle,
Et trépigne un chahut dans leurs bras forcenés.

Un chahut, une ritournelle, fol et folle,
Et plutôt divins qu'inférieurs, plus inférieurs
Que divins, à m'y perdre, et j'y nage et j'y vole,

Dans leurs sueurs et leur haleine, dans ces bals.

Mes deux Charles, l'un jeune tigre aux yeux de chatte,
Sorte d'enfant de chœur grandissant en soudard.
L'autre, fier gaillard, bel effronté que n'épate
Que ma pente vertigineuse vers son dard.

Odilon, un gamin, mais monté comme un homme.
Ses pieds aiment les miens épris de ses orteils
Mieux encore, mais pas plus que de son reste en somme
Adorable drûment, mais ses pieds sans pareils!

Caresseurs, satin frais, délicates phalanges
Sous les plantes, autour des chevilles, et sur
La cambrure veineuse, et ces baisers étranges
Si doux, de quatre pieds ayant une âme, sûr!
Antoine, encore proverbial quant à la queue,
Lui, mon roi triomphal et mon suprême Dieu,
Taraudant tout mon cœur de sa prunelle bleue,
Et tout mon cul de son épouvantable épieu.

Paul, un athlète blond aux pectoraux superbes,
Poitrine blanche, aux durs boutons sucés ainsi
Que le bon bout; François, souple comme des gerbes,
Ses jambes de danseur, et beau, son chibre aussi!

Auguste qui se fait de jour en jour plus mâle
(Il était bien joli quand ça nous arriva)
Jules, un peu putain avec sa beauté pâle,
Henri me va, qui, las! en leurs conscrits s'en va;

Et vous tous; à la file ou confondu en bande
Ou seuls, vision si nette des jours passés,
Passions du présent, futur qui croît et bande
Chéris sans nombre qui n'êtes jamais assez!

BALANIDE

I

C'est un plus petit cœur
Avec la pointe en l'air;
Symbole doux et fier,
C'est un plus tendre cœur.

Il verse ah! que de pleurs
Corrosifs plus que feu,
Prolongés mieux qu'adieu,
Blancs comme blanches fleurs!

II

Gland, point suprême de l'être,
De mon maître,
De mon amant adoré
Qu'accueille, avec joie et crainte
Ton étreinte
Mon heureux cul, perforé

Tant et tant par ce gros membre
Qui se cambre,
Se gonfle et, tout glorieux
De ses hauts faits et prouesses,
Dans les fesses
Fonce en élans furieux. -

Nourricier de la fressure,
Source sûre
Où ma bouche aussi suçà,
Gland, ma grande friandise,
Quoi qu'en dise
Quelque fausse honte, or, ça,

Gland, mes délices, viens, dresse
Ta caresse
De chaud satin violet
Qui dans ma main se harnache
En panache
Soudain d'opale et de lait.
Ce n'est que pour une douce

Sur le pouce
Que je t'invoque aujourd'hui
Mais quoi! ton ardeur se fâche...
O moi lâche!
Va, tout à toi, tout à lui

Ton caprice, règle unique.
Je rapplique
Pour la bouche et pour le cu
Les voici tout prêts, en selle,
D'humeur telle
Qui te faut, maître invaincu.

Puis, gland, nectar et dictame
De mon âme,
Rentre en ton prépuce, lent
Comme un dieu dans son nuage,
Mon hommage
T'y suit, fidèle - et galant.

SUR UNE STATUE

Eh quoi! dans cette ville d'eaux,
Trêve, repos, paix, intermède
Encor toi de face ou de dos
Beau petit ami: Ganymède!

L'aigle t'emporte, on dirait comme
A regret de parmi des fleurs,
Son aile d'élans économe
Semble te vouloir par ailleurs.

Que chez ce Jupin tyrannique.
Comme qui dirait au Revard,
Et son œil qui nous fait la nique
Te coule un drôle de regard.

Bah! reste avec nous, bon garçon,
Notre ennui, viens donc le distraire
Un peu, de la bonne façon,
N'es-tu pas notre petit frère?

RENDEZ-VOUS

Dans la chambre encore fatale
De l'encore fatale maison
Où la raison et la morale
Se tiennent plus que de raison,

Il semble attendre la venue
A quoi, misère, il ne croit pas
De quelque présence connue
Et murmure entre haut et bas;

"Ta voix claironne dans mon âme
Et tes yeux flambent dans mon cœur.
Le Monde dit que c'est infâme,
Mais que me fait, ô mon vainqueur!

J'ai la tristesse et j'ai la joie,
Et j'ai l'amour encore un coup,
L'amour ricanneur qui larmoie,
O toi, beau comme un petit loup!

Tu vins à moi, gamin farouche,
C'est toi, joliesse et bagout,
Rusé du corps et de la bouche,
Qui me violente dans tout

Mon scrupule envers ton extrême
Jeunesse et ton enfance mal
Encore débrouillée, et même

Presque dans tout mon animal.

Deux, trois ans sont passés, à peine,
Suffisants pour viriliser
Ta fleur d'alors, et ton haleine
Encore prompte à s'épuiser.

Quel rude gaillard tu dois être
Et que les instants seraient bons
Si tu pouvais venir! Mais, traître,
Tu promets, tu dis: J'en réponds.

Tu jures le ciel et la terre,
Puis tu rates les rendez-vous...
Ah! cette fois, viens! Obtempère
A mes désirs qui tournent fous.
Je t'attends comme le Messie,
Arrive, tombe dans mes bras;
Une rare fête choisie
Te guette, arrive, tu verras!"

Du phosphore en ses yeux s'allume,
Et sa lèvre au sourire pervers
S'agace aux barbes de la plume
Qu'il tient pour écrire ces vers...

MONTE SUR MOI

Monte sur moi comme une femme
Que je baiserais en gamin.
Là, c'est cela, t'es à ta main?
Tandis que mon vit t'entre, lame

Dans du beurre, du moins ainsi,
Je puis te baiser sur la bouche,
Te faire une langue farouche
Et cochonne, et si douce, aussi!

Je vois tes yeux auxquels je plonge
Les miens, jusqu'au fond de ton cœur,
D'où mon désir revient vainqueur
Dans une luxure de songe,

Je caresse le dos nerveux,
Les flancs ardents et frais, la nuque,
La double mignonne perruque
Des aisselles et les cheveux!

Ton cul à cheval sur mes cuisses
Les pénètre de son doux poids,
Pendant que s'ébat mon lourdois
Aux fins que tu te réjouisses,

Et tu te réjouis, petit,
Car voici que ta belle gourde,

Jalouse aussi d'avoir son rôle,
Vite, vite, gonfle, grandit,

Raidit. Ciel! la goutte, la perle
Avant-courrière, vient briller
Au méat rose: l'avalier,
Moi, je le dois, puisque déferle

Le mien de flux. Or, c'est mon lot
De faire tôt d'avoir aux lèvres
Ton gland chéri, tout lourd de fièvres,
Qu'il décharge en un royal flot.
Lait suprême, divin phosphore
Sentant bon la fleur d'amandier,
Où vient l'âpre soif mendier
La soif de toi qui me dévore.

Mais il va, riche et généreux,
Le don de ton adolescence,
Communiant de ton essence,
Tout mon être ivre d'être heureux.

UN PEU DE...

Un peu de merde et de fromage
Ne sont pas pour effaroucher
Mon nez, ma bouche et mon courage
Dans l'amour de gamahucher.

L'odeur m'est assez gaie en somme,
Du trou du cul de mes amants,
Aigre et fraîche comme la pomme
Dans la moiteur de sains ferments.

Et ma langue que rien ne dompte,
Par la douceur des longs poils roux,
Raide et folle de bonne honte,
Assouvit là ses plus forts goûts,

Puis purléchant le périnée
Et les couilles d'un mode lent,
Au long du chibre contournée
S'arrête à la base du gland.

Elle y puise âprement, en quête
Du nanan qu'elle mourrait pour,
Sive, la crème de quéquette
Caillée aux éclisses d'amour,

Ensuite, après la politesse
Traditionnelle au méat,

Rentre dans la bouche où s'empresse
De la suivre, le vit béat,

Débordant de foutre qu'avale
Ce moi, confit en onction,
Parmi l'extase sans rivale
De cette bénédiction!

IL EST MAUVAIS COUCHEUR

Il est mauvais coucheur et ce m'est une joie
De le bien sentir, lorsqu'il est la fière proie
Et le fort commensal du meilleur des sommeils
Sans fausses couches - nul besoin? et sans réveils,
Si près, si près de moi que je crois qu'il me baise,
En quelque sorte, avec son gros vit que je sens
Dans mes cuisses et sur mon ventre frémissants.
Si nous nous trouvons face à face, et s'il se tourne
De l'autre côté, tel qu'un bon pain qu'on enfourne
Son cul délicieusement rêveur ou non,
Soudain, mutin, malin, hutin, putain, sans nom
De Dieu de cul, d'ailleurs choyé, m'entre en le ventre,
chantre,
Provocateur et me rend bandeur comme un
diantre,
Ou si je lui tourne semble vouloir
M'enculer ou, si dos à dos, son nonchaloir
Brutal et gentil colle à mes fesses ses fesses,
Et mon vit de bonheur, tu mouilles, puis t'affaisses
Et rebande et remouille, infini dans cet us.

Heureux moi? *Totus in benigno positus!*

AUTANT CERTES LA FEMME

Autant certes la femme gagne
A faire l'amour en chemise
Autant alors cette compagne
Est-elle seulement de mise

A la condition expresse
D'un voile, court, délinéant,
Cuisse et mollet, téton et fesse
Et leur truc un peu trop géant.

Ne s'écartant de sorte nette,
Qu'en faveur du con, seul divin,
Pour le coup et pour la minette,
Et tout le reste, en elle, est vain.

A bien considérer les choses,
Ce manque de proportions,
Ces effets trop blancs et trop roses...
Faudrait que nous en convinssions,

Autant le jeune homme profite
Dans l'intérêt de sa beauté,
Prêtre d'Eros ou néophyte
D'aimer en toute nudité.

Admirons cette chair splendide,
Comme intelligente, vibrant,

Intrépide et comme timide
Et, par un privilège grand

Sur toute chair, la féminine
Et la bestiale - vrai beau! -
Cette grâce qui fascine
D'être multiple sous la peau,

Jeu des muscles et du squelette,
pulpe ferme, souple tissu.
Elle interprète, elle complète
Tout sentiment soudain conçu.
Elle se bande en la colère,
Et raide et molle tour à tour,
Souci de se plaire et de plaire,
Se tend et détend dans l'amour.

Et quand la mort la frappera
Cette chair qui me fut en dieu,
Comme auguste, elle fixera
Ses éléments, en marbre bleu.

MÊME QUAND TU NE BANDES PAS

Même quand tu ne bandes pas,
Ta queue encor fait mes délices
Qui pend, blanc d'or entre tes cuisses,
Sur tes roustons, sombres appas.

Couilles de mon amant, sœurs fières
A la riche peau de chagrin
D'un brun et rose et purpurin,
Couilles farceuses et guerrières,

Et dont la gauche balle un peu,
Tout petit peu plus que l'autre
D'un air roublard et bon apôtre
A quelles donc fins, nom de Dieu? -

Elle est dodue, ta quéquette
Et veloutée, du pubis
Au prépuce, fermant le pis,
Aux trois quarts d'une rose crête.

Elle se renfle un brin au bout
Et dessine sous la peau douce
Le gland gros comme un demi-pouce
Montrant ses lèvres juste au bout.

Après que je l'aurai baisée
En tout amour reconnaissant,

Laisse ma main la caressant,
La saisir d'une prise osée,

Pour soudain la décalotter,
En sorte que, violet tendre,
Le gland joyeux, sans plus attendre,
Splendidement vient éclater;

Et puis elle, en bonne bougresse
Accélère le mouvement
Et Jean-nu-tête en un moment
De se remettre à la redresse
Tu bandes, c'est ce que voulaient
cul,
Ma bouche et mon choisis, maître
con,
Une simple douce, peut-être?
C'est ce que mes dix doigts voulaient.

Cependant le vit, mon idole,
Tend pour le rite et pour le cul -
Te, à mes mains, ma bouche et mon cul -
Sa forme adorable d'idole.

DANS CE CAFÉ

Dans ce café bondé d'imbéciles, nous deux
Seuls, nous représentions le soi-disant hideux
Vice d'être "pour homme" et sans qu'ils s'en doutassent
Nous encagnions ces cons avec leur air bonasse,
Leurs normales amours et leur morale en toc.
Cependant que, branlés et de taille et d'estoc,
A tire-larigot, à gogo, par principes
Toutefois, voilés par les flocons de nos pipes,
(Comme autrefois Héro copulait avec Zeus),
Nos vits tels que des nez joyeux et Karrogheus
Qu'eussent mouchés nos mains d'un geste délectable,
Eternuaient des jets de foutre sous la table.

DIZAIN INGENU

O souvenir d'enfance et le lait nourricier
Et ô l'adolescence et son essort princier!
Quand j'étais tout petit garçon j'avais coutume
Pour évoquer la Femme et bercer l'amertume
De n'avoir qu'une queue, imperceptible bout
Dérisoire, prépuce immense sous quoi bout
Tout le sperme à venir, ô terreur sébacée,
De me branler avec cette bonne pensée
D'une bonne d'enfant à motte de velours.

Depuis je décalotte et me branle toujours!

Ô MES AMANTS

O mes amants,
Simples natures,
Mais quels tempéraments!
Consolez-moi de ces mésaventures;

Reposez-moi de ces littératures,
Toi, gosse pantinois, branlons-nous en argot,
Vous, gas des champs, patoisez-moi l'écot,
Des pines au cul et des plumes qu'on taille,
Livrons-nous dans les bois touffus
La grande bataille
Des baisers confus.
Vous, rupins, faisons des langues en artistes
Et merde aux discours tristes
Des pédants et des cons.
(Par cons, j'entends les imbéciles,
Car les autres cons sont de mise
Même pour nous, les difficiles,
Les spéciaux, les servants de la bonne Eglise
Dont le pape serait Platon
Et Socrate un protonotaire
Une femme par-ci, par là, c'est de bon ton
Et les concessions n'ont jamais rien perdu.
Puis, comme dit l'autre, à chacun son dû,
Et les femmes ont, mon dieu, droit à notre gloire.
Soyons-leur doux,
Entre deux coups

Puis revenons à notre affaire).
O mes enfants bien aimés, vengez-moi
Par vos caresses sérieuses
Et vos culs et vos nœuds régals vraiment de roi,
De toutes ces viandes creuses
Qu'offre la rhétorique aux cervelles breneuses
De ces tristes copains qui ne savent pourquoi.
Ne métaphorons pas, foutons,
Pelotons-nous bien les roustons
Rinçons nos glands, faisons ripailles
Et de foutre et de merde et de fesses et de cuisses.

SONNET DU TROU DU CUL

**Par Arthur RIMBAUD
Et Paul VERLAINE**

Obscur et froncé comme un œillet violet
Il respire, humblement tapi parmi la mousse,
Humide encor d'amour qui suit la pente douce
Des fesses blanches jusqu'au bord de son ourlet.

Des filaments pareils à des larmes de lait
Ont pleuré, sous l'autan cruel qui les repousse,
A travers de petits cailloux de marne rousse,
Pour s'en aller où la pente les appelait.

Ma bouche s'accouple souvent à sa ventouse
Mon âme, du coït matériel jalouse,
En fit son larmier fauve et son nid de sanglots.

C'est l'olive pâmée et la flûte câline
C'est le tube où descend la céleste praline
Chanaan féminin dans les moiteurs éclos.

Qu'est-ce que la Librairie d'A-mateur ?

A-mateur est un site (<http://litterature.a-mateur.com>) proposant un érotisme de qualité à travers des textes d'auteurs et des récits proposés par les internautes.

Interactif, il permet à la fois de consulter des œuvres devenues des classiques de la littérature érotique, les récits, nouvelles des internautes, et la publication en ligne des écrits de chaque auteur en exprimant le désir.

N'hésitez pas à nous rendre visite et à alimenter cette bibliothèque devenue un peu la votre...